

IETZ D. S. a écrit cidevant lais ou les, Mode, facon, Langage;  
 jest, jentab; jargon, idiome, Dialecte &c. Voyer ce lais, puis que c'est  
 Et suivant ainsi qu'il l'a écrit, j'ajouterais seulement que L'Académie  
 le D.C. Celtique qui date de 1605. a adopté pour l'inscription  
 Gestral Et de La médaille qu'elle a fait frapper ces mots  
 Gestraouir Bretons: IETZ a KIZIou Gall, qui signifient langue  
 Voyer qet et usages Celtiques, Et pour légende:

Sermonem patrum moresque sequitur.

409.

Et sur le côté du revers on lit pour inscription Académies  
 Celtique, fondée an XIII. (qui répond à 1605) et pour  
 légende autour de la couronne: Gloria majorum.

Extrait du 1.<sup>e</sup> Tome des Mémoires de L'Académie Celtique  
 imprimé à Paris sous la date de 1607.

DD  
 et  
 R.

IFF. EN. Enfer. D. S. n'a pas parlé de ce mot, qu'il ne  
 regardoit pas apparemment comme Breton, mais tiré  
 aussi bien que le françois du Lat. infernus, ce qui est  
 fort vraisemblable, mais enfin c'est un terme consacré  
 par la Religion qui nous apprend que les méchants  
 y Seront éternellement tourmentés avec les Démon.  
 Cependant si l'on vouloit à toute force le tirer du  
 Breton on pourroit dire qu'il est composé de i pour is,  
 Bois; Basse, et de fern, pl. de foru, fous, fournaise  
 Le S. G. au mot Enfer. le lieu des Diabes et des damnés,  
 écrit An ifern et an ivern; Et dans une phrase qu'il  
 donne pour exemple, il dit que L'Enfer est au centre  
 de la terre à 1250 lieues de nous. Cette opinion n'est  
 point un article de foi, mais il est de foi que les feux  
 de l'enfer surpassent tout ce que L'Esprit humain peut  
 imaginer; et l'on est encore au dessous de la réalité quand  
 on compare ces feux à ceux des fournaises les plus  
 ardentes; puis que le Seigneur a dit: Mesureus s'est

allumée comme un feu; Elle pénétrera jusqu'au fond des Enfers; Elle désorera la terre avec ses moindres herbes; Elle embrasera les montagnes jusques dans leurs fondements. Deuteronom. C. 32. V. 22.

ic, ic, ou ik

Voyez Hic

ighen

V. Highen

igolen

V. Higolen

igin ou

V. Higin

jigoda

ou jigota

Voyez jigota

jist ou jist

Voyez jist

IGNAPB Est un mal qui vient aux pieds des Chevaux, auquel on dit que ceux qui fréquentent les marais Sont plus Sujets. j'ai oui dire que ce mal est nommé en françois Seignes: Et je le crois venu du Latin ignis aspes. Davies n'a rien qui puisse convenir ici.

La ressemblance d'ignaps à ignis aspes est peut-être le fondement de l'opinion de D. b. une telle ressemblance n'est cependant pas une preuve de l'origine des mots. au surplus je n'ai rien à dire de celui-ci que je ne connoissois pas, et qui paroissoit également inconnu aux S. F. M. Et G. puisqu'ils n'en ont point parlé.

ILBOED, pain, famine S. G. c'est le même que D. b. a écrit cidevant Elboek. Voyez y.

ILI, ou Hili, Saumure. Voyez Heli ilibes, Corne, V. Elibes.

ILIANEN, ou ilyanen, Morceau ou filée de Soie que coupe le Tisserand d'une pièce finie pour tenir le fil dans la lissure. pl. ilyanennou. S. G.

ILIAW, ilian, illian, Sierre, Hedera ilianen, ou illiawen, un seul Plant de Sierre, pl. illiawennou ou illiawennou, quelques Sierres ou certains Sierres. iliau douas ou ilias est le Sierre terrestre selon le S. G. Voyez cidevant Elio, puisque D. b. l'a écrit ainsi.

ILIN, Coude, Cubitus, pl. ilinou. Ducl Davoulin des Coudes, Les deux Coudes. ilinad ou ilinat, Coude, pl. ilinadou ou ilinajou. Davou ilina, S'accoude, S'appuyes sur les deux Coudes. c'est ainsi qu'on le prononce toujours dans nos cantons. Et D. b. qui écrit Elin cidevant reconnoit qu'on le prononçoit autrefois de même et qu'on le prononce encore ainsi dans

différents quartiers. c'est ce qu'on peut justifier également par son composé *Refilin* que l'on verra ci-après au Surplus Voyez *Elin*.

**ILAS**, Eglise, Soit l'Assemblée des fidèles, qui est véritablement et proprement l'Eglise, Soit le lieu où elle s'assemble, qui est la maison de Dieu. pl. *ilidow* Davies écrit, avec moins d'altération, *Eglwis*, *Ecclesia*, *Eglwysus*, *Ecclesiastes*, & *Ecclesiasticus*. il ne faut chercher l'origine de ce nom que dans le Grec d'où nous est venu le Lat. *Ecclesia*. Camden en sa description de la Bretagne, article de *Seicestes-shire*, dit que les Bretons ont perdu l'ancien terme dont ils se servoient pour désigner un Temple, qui étoit, dit-il, *Vernometum*. *Vernometum enim* continue-t-il, antiqua Gallorum lingua, quae eadem fuit cum antiqua Britannorum, sonat *fanum ingens, ut plane docet de Vernometo Gallia Venantius Fortunatus*.

*Nomine Vernometum voluit vocitare Velustas  
quod quasi fanum ingens Gallica lingua sonat,*  
Voyez ci-devant Berni j'ajouterais ici qu'il semble que Fortunat ait voulu faire allusion à *Vernometum*, quand il finit son Poème par Melit en ces deux Vers;

*qui plebem accendit veneranda conditor arcis,  
talibus officiis praemia justa melit.*

où l'on pourroit peut-être lire: *qui glebam accendit veneranda &c.* Mais le Poète ignoroit apparemment ce langage qui passoit dès ce temps-là pour rustique c'est-à-dire à l'usage des Villagesois; j'ai négligé de citer au mot Bern un endroit de Grotius, qui mérite d'être rapporté ici c'est sur le 4. 8. du Chap. 26 des proverbes. *Sicut qui mittit lapidem in acervum mercurii &c. Acervi tales* (dit ce savant interprète) *in quos pes superstitionem viatorum quisque lapidem mittebat, Graecis*

246.  
dicuntur Equāior Λοφορ (Cumuli Mercuriales)... Anytha in  
Epigrammate

Ἰερόν ἐρμῆν παρὰ σείχωντες ἔχουσαν

Ἀνδρῶπων λίθινον σαρῶν.

*Verba viatorum lapidum me fudit acervum*

*Mercurio Sacrum.*

Est in falsis Sibyllinis mentio horum acervorum apud Indos  
et Arabes fuisse hunc morem notat Vincentius Bellocensis.  
in America eundem morem observat Acosta.

R. je crois bien que le Bret. ilis, de franç. Eglise, et le Lat.  
Ecclesia sont venus du Grec, mais enfin ce nom est consacré  
et comme naturalisé depuis longtemps parmi nous. Des P. B. M.  
et G. écrivent de même ilis. Et ce dernier marque encore ilis-veus,  
(à la lettre Grande Eglise) Eglise métropolitaine, Cathédrale;  
ilis-vamm, Eglise-mère ou matrice, celle qui en a d'autres qui en  
relient; mamm-ilis (qui signifie la même chose) Eglise  
parroissiale, qui a des filles ou des succursales. il dit aussi  
ilis parrest, Eglise parroissiale; ilis-pre, ou Merc'h-ilis, Eglise  
Préviale ou Succursale. Et il marque aussi sur Eglise et sur  
Temple alias Landt ou Lan. il en sera parlé sur Lann  
ou Lan à l'égard de Vernometum, Voyez ce qu'on en a  
déjà dit sur Bern, où j'ai observé que Vernometum  
pouvoit bien signifier Monceau de choses coupées ou  
Monceau de bled, comme s'explique D. B. que dans  
ce pays l'on fait des mulons de bled, qu'on appelle  
Bernou-eit ou Bernou-ed, qu'on pourroit appeller  
également Bernou-med, De Medi, scies ou couper le  
bled, et que ces mulons contiennent des gerbes de  
bled, c'est-à-dire la paille et le grain, tels qu'ils  
sont tombés sous la faucille du moissonneur. que  
ces mulons de bled ont la forme extérieure des  
chapelles en rotonde; et que des habitants des  
villes qui n'étoient jamais venus à la campagne les  
prennent quelquefois pour des chapelles. Si cet usage.

est fort ancien, ainsi qu'il y a lieu de le croire, il est possible que des étrangers y aient été trompés. De plus les Celtes ne construisoient pas de Temples, ils croyoient indigne de la Majesté Divine de la représenter sous une forme humaine ou de la renfermer dans une enceinte de murailles. ils adoroient Dieu dans des forêts consacrées à cet usage, et ce Culte subsistoit encore chez les Germains du temps de Tacite, Ceterum nec  
 „Cohibere parietibus deos, neque in ullam humani oris speciem  
 „assimilare, ex magnitudine caelestium arbitrantur. Sacros ac  
 „nemora consecrant, deorumque nominibus appellant Secretum  
 „illud, quod sola reverentia vident. M. Deric dans son Histoire ecclésiastique de Bret. dit la même chose: „Ce n'étoit point dans  
 „les Temples, mais sous le ciel que les Armoriques et les autres  
 „Gaulois adoroient la divinité; ils ne s'assembloient même pas à  
 „cet effet dans les villes ou les Bourgades. Deux plus anciens  
 „Sanctuaires furent sur les montagnes. Les plus célèbres  
 „étoient dans les forêts; il appuie ce qu'il avance à cet égard  
 „du témoignage de plusieurs auteurs grecs et Lat. des Gaulois,  
 „dit Plin, consacroient des forêts aux dieux, principalement  
 „des forêts de chêne: ce fameux Temple du pays Chartain,  
 „où les Druides des Gaules s'assembloient dans un certain  
 „temps de l'année, n'étoit autre chose qu'une forêt. les peuples  
 „de la grande Bretagne, jettus pour la plupart de l'Armorique,  
 „suivoient exactement la même pratique. Tacite, en parlant de la  
 „prise de l'île de Man par les Romains, rapporte que son  
 „reversé les forêts, où les naturels du pays avoient suivi  
 „jusqu'alors de cruelles superstitions, en faisant répandre le sang  
 „des captifs sur les autels qui y étoient dressés, et en consultant  
 „la divinité par les entrailles de ces victimes.  
 „Ainsi que des assemblées religieuses se tenoient dans des forêts,

De Moribus  
 German.  
 N.º 9. p. 550.

288.

un grand et majestueux arbre étoit le symbole de l'Être Suprême.  
 Les Celtes, dit Maxime de Tyr, reconnoissent un Dieu; mais le  
 Simulacre de Jupiter est parmi eux un chêne élevé au dessus d'un  
 pautre. Voyez l'introduit. à l'histoire Ecclésiast. de Brer. p. 176. et suiv.

Mais le même auteur (p. 164. du même ouvrage) convient  
 que des Armoriques, entraînés par l'exemple des autres nations  
 érigèrent enfin des temples, et plus bas il observe que le plus  
 ancien temple connu de l'Armorique étoit celui que Strabon  
 rapporte avoir subsisté de son temps dans une île à l'embouchure  
 de la Loire.

Dans les *Annales* de l'Académie Celtique, p. 322,  
 on trouve une dissertation de M. Du Saure sur les Sénats des  
 Gaulois, où il observe que les Gaulois qui s'établirent en Asie  
 près de deux siècles et demi avant notre ère vulgaire, y  
 conservèrent la langue et les coutumes de leur pays natal; qu'ils  
 formoient trois nations divisées en douze tetrarchies, chacune  
 présidée par un tetrarque, un juge et un commandant; que  
 les douze tetrarches s'assembloient pour les affaires générales  
 et extraordinaires, dans un lieu consacré au culte, appelé  
 Drynaimeton qui signifie, dit-on, Temple de Druides. Cesas parle  
 de semblables assemblées générales que les Gaulois tenoient sur  
 les frontières du pays Chartrain; il est présomable (ajoute M. Du Saure)  
 que ces assemblées générales du peuple Gaulois portoient, comme  
 chez les Galates, le nom de Drynaimeton ou de Nemetes, nom  
 antique de plusieurs villes de France, et que les Romains ont  
 traduit par celui de Sénat. Ces Sénats (observe le même auteur)  
 n'étoient point contenus dans des villes; car les Gaulois, avant  
 la conquête des Romains, n'avoient point de villes proprement  
 dites. Leurs assemblées ne se tenoient point dans des édifices,  
 mais dans des lieux découverts en plein champ, près des  
 lieux consacrés au culte.

Voyez Nemetes  
 ci après.

je pense que Drynaimeton que M. Du Saure a trouvé dans  
 Strabon est un nom grec, dérivé, compilé ou corrompu du grec.  
 peut-être n'est-il que la traduction d'un nom Celtique qui  
 peut signifier forêt ou bois sacré de Druides, puisque les

Druides n'avoient point d'autres temples que des forêts, et que c'étoit dans ces lieux qu'ils tenoient leurs assemblées. En Breton je ne trouve rien d'Analogie au Drynaimeton de Strabon cité par M. Du Saure que Le Vernometum de Fortunat cité par Camden au rapport de D. B. encore après avoir supprimé les terminaisons grecque et Latine de ces deux mots; il se trouve que la première syllabe de l'un ne cadre pas du tout avec celle de l'autre. Le nom de Némète, que M. Du Saure dit être de nom antique de plusieurs villes de France, en même temps qu'il avance que les Gaulois n'avoient pas de villes proprement dites, s'écarte encore un peu plus de Vernometum ou de Bernou-met; Monceau de Batus. Némète pourroit bien avoir quelque analogie à Némestrin ou Némestrinus, Dieu des forêts chez les Gentils; et à Némorales, fêtes consacrées à Diane, Déesse des Bois, quelquefois appelée Némorensis, vraisemblablement que ces fêtes se célébroient aussi dans des bois; au surplus je suis persuadé, aussi bien que M. Du Saure, que les villes étoient fort rares chez les Gaulois, avant la conquête des Romains; mais je ne voudrois pas assurer qu'ils n'en eussent point du tout avant cette époque; je pense au contraire qu'ils en avoient déjà quelques unes.

D. B. Sur la fin de cet article parle encore d'après Grotius des Monceaux de pierres consacrés à Mercure, et suivant l'auteur cité on voyoit pareillement de tels Monceaux de pierres non-seulement dans la Grèce, mais encore en Arabie et même en Amérique. Il se voit encore de semblables monceaux de pierres en Bretagne, et en Angleterre. Davies connoissoit aussi ces Amas de pierres qu'il appelle Carn et Carnedd et qu'il rend par Agges, Cumulus Lapidum. Voyez Carn ci devant. mais il y a lieu de croire que ces Carn ou Monceaux de pierres,

Voyez Nemet  
ci-après.

Voyez aussi la  
note de M. Deric  
Tome 2. p. 39. de son  
Hist. Eccles. de Bret.  
où il dit que la  
capitale des Avernis  
s'appelloit Nemetum,  
et Nemetus selon  
Strabon et que  
Nemet signifie  
Temple &c.

qu'on prétend avoient été consacrés à Mercure, sont différents des Bernou-mex, ou Monceaux de Dépouilles, qu'on prétend avoient été consacrés à Mars, Si tant est que ces Divinités aient été connues des Celtes ou des Gaulois, avant l'invasion des Romains, on voit que ces maîtres du monde, voulant introduire leur Religion partout, tâchoient d'insinuer aux autres peuples que leur Religion étoit la même, dès qu'ils trouvoient quelque ressemblance dans les cérémonies de leur culte ils personifioient les divers attributs que les Celtes donnoient à la Divinité, et sur les moindres rapports ils les identifioient avec leurs Dieux. ainsi comme ils étoient eux-mêmes dans l'usage de consacrer des monceaux de pierres à Mercure, ils jugerent que les monceaux de pierres élevés par les Gaulois devoient être consacrés au même Dieu, et comme ils consacroient des Monceaux de Dépouilles à Jupiter féchérien, à Mars et à Quirinus, ils s'imaginoient que les monceaux de Dépouilles, dont les Gaulois élevaient des trophées, étoient consacrés à Mars, parcequ'ils avoient reconnu que ces Peuples avoient beaucoup de penchant pour la Guerre, en sorte qu'ils trouvoient toujours quelque prétexte de Rapporter tout à leurs Dieux, comme si les Gaulois avoient honoré précédemment les mêmes. quant aux amas de Dépouilles que les Romains consacroient à leurs Dieux

Voyez les commentateurs sur ces vers de l'Énéide:

Aspice ut insignis Spoliis Marcellus opimis  
ingreditus, victor que viros supereminet omnes.  
Hic Rem Romanam magna turbante tumultu  
sistet equos, sternet Penus, Gallumque rebellem,  
Pectusque arma patri suspendet capta quirino.

Virg. Énéid. Lib. 6. p. 1127.

Et pour ce qui est des Monceaux de Dépouilles consacrés ?



par les Gaulois; voyez le 6.<sup>e</sup> Livre des Commentaires de Césars, Cité par M. Deric, dans son introduction à l'histoire Ecclésiastique de Bretagne, p. 181. au reste malgré les efforts de ce dernier auteur pour prouver que les anciens Gaulois n'adoraient qu'un seul Dieu, il s'élève quelques préjugés qui ne sont pas favorables à son opinion, tels que les noms de plusieurs divinités du paganisme qui paroissent tirés de la langue des Celtes, voyez Doué, et même le mot *Semplum* tiré de *Tum*, comme d. s. en convient au mot *Bern*, à l'occasion duquel j'ai fait aussi quelques remarques sur l'identité prétendue des Dieux des Latins, et de ceux des Gaulois. au reste si les anciens Gaulois rejetoient avec horreur la doctrine du polythéisme, il paroît que leurs descendants imiterent dans la suite des coutumes des autres nations. on a vu plus haut que M. Deric avoit été forcé de Lagoner, et d'anciens monuments, récemment découverts, ne peuvent guères laisser de doutes à cet égard.

ILLIN, Allin, Ellin, ou Ellign, première personne du Sing. du futur de l'indicatif du verbe Gallout, Pouvois, en Latin *Potero*, je pourrai. Le radical de Gall se perd souvent par position; et alors il y a quelques dialectes où on lui substitue une aspiration, et où l'on dit *Pa E'hellin*, ou *Pa Hellin*, quand je pourrai d. s. écrit *Galla* à l'infinitif; mais l'usage général et constant de tous les dialectes est pour Gallout. Voyez l'un et l'autre ci-dessus.

ILLAV, illiaw, ou iliaaw, Sierre. *Y. illiaw* ci-dessus, et *Elio*.

IM, Moi c'est le même pronom que *Houm*, ou *Houf*. il se met après la préposition *De*, à par exemple *D'im me*, à moi. *D'im me ew*, il est à moi. *Roit d'im me*, et plus court *Roit d'im*, donnez-moi il est écrit dans les vieux livres *if*, et *iff*, comme *Houf* et *Houff*. cet *im* a tout le rapport possible à *in* pers. comme pluriel de *ni*, inconnu

292.

aux grammairiens.

Tous nos pronoms se varient d'une infinité de manières, selon la position où ils se rencontrent, et bien loin de recourir aux Grecs pour en trouver l'origine, il y a toute apparence que c'est cette variété même qui a fourni une source abondante où les Grecs, les Lat. et les autres nations de l'Europe ont pu puiser à leur aise tout ce qui leur convenoit. en effet pour ne parler ici que du pronom de la 1.<sup>re</sup> personne du Sing. on voit qu'il s'exprime selon la position et selon qu'il est personnel, conjonctif ou participant, tantôt par Me, tantôt par Am ou par Em, (qui est Me renversé) et que Davies écrit ym, et qui se rapporte par conséquent à notre im précédé de l'article Da, dont la voyelle s'élide, en sorte qu'il ne reste que d' qui se joint à cet im, pour faire Dim, à moi, où ce qui revient au même Da se change en Di auquel se joint M première lettre du pronom Me. Voyez mes Remarques sur Da on y verra qu'en l'éon nous prononçons Dign et en Frég. Din, à moi, &c. Le pronom im est encore écrit dans les vieux livres if et iff, comme Hoûf et Hoûff, suivant l'observation de D. B. qui a suivi lui-même cette vieille orthographe en écrivant Hoûf, idouf, et encore ouf, qu'il croit être pour oum, mais que nous prononçons en l'éon ounn, en Frég. onn ou Hounn quelquefois encore lorsqu'il est conjonctif on se sert de Ma ou sa, lorsqu'on l'emploie avant le verbe, et quand on l'emploie après, on se sert du pronom composé Achannounn ou Achanon de cet Achanon, ou plutôt de Echonn, qui a pu se dire dans les dialectes où l'on aspire fortement, comme on dit à la 3.<sup>e</sup> personne Echân et Echî. Les Latins ont bien pu tirer leur Ego, comme ils ont fait Me et Mei

Ech-onn,

en l'éon

Ech-onn

ou Echonne

De notre Me il en est de même du franc. Me, Moi, Mon, Ma, Mes, et encore du Lat. Meus, mea, meum. il est clair que tout cela vient de Celtique Me ou Ma. Si l'Ego des Lat. vient de Echonn, il faut en dire autant de l'ego des Gr. Et pour ce qui est de deus êu, ou éui, énos; n'pêis, on n'aura pas de peine à les faire venir de notre Em ou Hem. Les variétés de ce seul pronom dans la langue Celtique seroit encore plus étonnante, si l'on consideroit la diversité de ses dialectes. on voit sur un que d. l. a trouvé dans les vieux livres if et iff, qu'on peut écrire ys et yw, puisqu'il observe sur idouif que Davies écrit yw, d'où les franc. ont pu faire deus je et les Espagnols leus io. Le même Davies écrit encore Mi pour Me, et pour le même pronom répété il écrit Myfi, d'où les Lat. auroient bien fait deus mihi.

IMP, ainsi que me l'apprend D. l. Sur ibour, Inte, Greffe &c. signifie chez Davies Surculus, et le Verbe impio, inoculare, inderere: ces mots ne sont pas en usage chez nous; et ce que je vois de plus approchant, c'est impyod, que de l. G. a marqué sur Epieu, pl. impyodou.

IMPALAEK, impalaers, ou impalars, Empereur, pluriel impalaerses ou impalares. femme impalaeres, impalares, impératrice, pl. impalaereses, impalareses. impalaerses ou impalareses, Empire. tous ces mots, ainsi que de français Empereur, Empire, impératrice peuvent être tirés du Latin imperator, Commandant, Général, Empereur; imperare, Commander, &c. IMPAR devoit être ici V. après imphj.

IMPLIS, ou implich, Emploi, impendum, pl. implijou Verbe implija, Employer, impendere. De l. G. écrit impligea, à la manière s'il avoit écrit implija ou eupluga, l'impliga, il se seroit plus rapproché de son origine; car je crois bien que implija est fait par corruption du Lat. implicare, qui vient lui-même de Em ou En, et de l'leg ou l'ega, pl. ou l'oyes et plies. Voyez l'leg.

294.

IMPARI, que j'aurois du places avant imparij; est le même que le Lat. impar et le franç. impair. il veut dire aussi sans-pair ou sans-pareil, sans-égal, qui n'a pas son semblable au monde quoique impar soit le même mot en Bret. et en Lat. il est possible <sup>qu'il joint</sup> quelque légère différence dans leurs compositions. La préposition privative dont nous servons le plus fréquemment est Di ou Dis, et de celle-ci jointe à Par, nous faisons également Dispar, qui signifie aussi sans-pareil, sans-pareille &c. Voyez Dispar; mais nous en avons encore une autre qui est Heb ou Hép, que le S. G. écrit pour les Venet. Hép, sans, sine, absque. Comme cette préposition ne s'aspire pas, du moins en Lat. on peut l'écrire Eb, Ep, ou Emp, et comme l'E se change souvent en I, l'on a bien pu faire imp de l'Hép des Venet. qui joint à Par devient impar ou impar. chez les Lat. la préposition privative ou négative la plus fréquente est in ou im, et cet in peut aussi avoir la même origine, c'est-à-dire l'Emp des Venet. quoiqu'il en soit il est du moins incontestable que le simple Par, qui fait partie des composés dispar, impar, &c. est Colligé, ce qui doit faire présumer que les mots qu'on en a formés le sont aussi; d'autant qu'ils ont les mêmes sens dans les deux langues.

nil fuit unquam

Sic impar Sibi Horat. Satyr. 3. lib. 1. p. 24.

Est etiam Lat. Sit Numerus qui dicat au impar:

ut Divinitas auferat Augur opes.

De Nuce in Editione 1692. p. 223.

Numero deus impari gaudet

Virg. Bucol. Ecl. 8. p. 96.

aut asper crabro imparibus se immiscuit armis,

aut durum linea genus, aut in arce minerva

in foribus laxos suspendit Aranea casset.

Virg. Georg. lib. 4. p. 337.

imparij et imparija, que j'ai mis avant impar, devoient être ici

IN Se met souvent pour En, en ou dans, en Lat. in. et la se voit sur tout dans les composés, comme Endan ou indan; Engros ou ingros, Enkin ou inkin, &c. ce qui arrive de ce que l'E se change souvent en I, comme dit l'a observé dans le petit traité de la valeur des lettres. on peut remarquer aussi que Davies commence souvent pas y ou pas plusieurs mots que d. s. commence pas E, et sur En, préposition qui se rend en fr. par en ou dans, Davies écrit yn et in.

INAM, Plante Simple, dite en Grec et en Latin Aron. on se sert de la Racine pour faire de l'Empoix. ce nom a grande relation avec Nam, Nache, Défaut, Vice, &c.

R. Ce que d. s. dit du nom Grec de cette Plante Aron, et de son nom Lat. Arum, joint aux propriétés qu'on attribue à la Racine, me fait juger qu'il s'agit ici de celle que les François appellent Pied de veau de Manuel du naturaliste, qui l'indique aussi sous ce dernier nom, dit que la Racine de cette plante pourroit fournir du pain dans un temps de disette en ce cas là j'observe qu'il seroit prudent de la préparer ainsi que l'on prépare la Racine de Manihoc, pour la dépouiller d'une acreté excessive et très mordicante, quelle a étant fraîche et crue, comme je l'ai éprouvé moi même. il dit aussi que les femmes du Saitou retirent par la macération de cette plante et la desiccation un féculé qui leur tient lieu de Savon. il ajoute encore que l'Eau distillée de ses Racines fait disparaître les rides du visage, répare les torts de la vieillesse, et rend la peau plus brillante. elle est admise à la toilette des Dames. on a pu dire inam pour Dinam, comme on dit Endan et indan pour Dindan. Dessous, sous, sub. mais le meilleur seroit Dinam.

composé de Di privatif et de Nam, Tache, Souillure, et l'on voit que ce nom lui conviendrait assez bien, puisqu'elle tient lieu de Saxon, qu'elle enlève les taches et autres Souillures du linge, et qu'elle est propre à nettoyer le visage; mais Dinam est un adjectif qui signifie, Pur, net, immaculé, Sans tache, ainsi le Substantif dérivé Dinamenn lui conviendrait peut-être mieux; je n'ai pas trouvé ce Dinamenn, mais j'ai trouvé inamenn, mal appliqué par le B.G. à d'autres plantes qui n'ont pas la même propriété et qui ont d'autres noms. au reste inamenn peut être le même nom que Dinamenn, puisqu'il n'est pas sans exemple que le D initial se perde quelquefois, comme on le voit pour Dindan, qu'on prononce en divers quartiers indan et Endan, comme il arrive encore à Dôr, Dorta, qu'on prononce après l'article Ann dôr, la Dorta. La diversité des noms donnés à la même plante, ou le même nom appliqué à des plantes différentes, rend la botanique fort incertaine et peut occasionner des qui-proquo ou des méprises, funestes par la confusion qu'on y a introduites, et le B.G. n'a pas peu contribué à augmenter encore le désordre, comme je l'ai déjà remarqué à l'égard de quelques articles, et comme je le prouverai dans la suite sur quelques autres. il parait que lorsque son oreille étoit frappée du nom de quelque plante, et voulant l'enchaîner en quelque endroit de son dictionnaire, il l'appliquoit selon ses idées, sans être bien sûr de son fait; d'un autre côté pour ne pas demeurer court, s'il rencontroit dans un dictionnaire franc. le nom de quelque plante qui lui étoit inconnue, il l'adoptoit en la déguisant sous une terminaison bretonne; et si ce nom étoit significatif, il se tournoit en breton qu'elle que qu'elle; c'est ainsi qu'ayant trouvé que les franc. donnoient à

certaine plante le nom de pied de veau, il n'a fait autre chose que tourner cela en Breton, et il en a composé Broad-lus, de même ayant entendu parler d'une plante qu'on appelloit en Breton An Dinamenn ou Ann inamenn, il a appliqué à tout hazard ce même nom au Bouillon-blanc, qu'il appelle, Corre-vean, qui est son véritable nom, et au Bouillon-noir, qu'il appelle Corre-du, et que nous appelons aussi Brullu; Et pour diversifier, car il avoit ordinairement plusieurs noms dans la manche, il leur donne encore le nom d'inamenn, se contentant d'ajouter, pour les distinguer l'une de l'autre les Epithètes vean pour vean, blanc, et du, noir, comme en franc. Mais il est évident par tout ce que je viens de dire qu'il faut restituer au pied de veau, en Grec et en Lat. Aron ou Arum, le nom Breton de Dinamenn ou inamenn dérivé de Dinam ou inam, comme D. B. l'a écrit ici

INBOD ou Enbôd, Entes, Greffe, Ecusson; inbôda ou Enbôda, Entes, Greffes, Ecussonnes. &c. Voyez ibouts cidevant.

INCRUN, SUN, Chétif, pauvre, misérable, Mendicant, Souter, pl. incrun, suned. incrun, suniaich, Chétive, misère qui fait compassion, Mendicant, Souter. je ne sçais d'où viennent ces mots que m'a fournis D. B. G. qui prétend qu'ils se disent en Léon, ce qui est possible, mais je ne crois pas les y avoir jamais entendus.

INDAN, Dessous. je n'ai appris cet adverbe que de M. Roussel, qui disoit que c'est mettre dessous pour hautes, Elevés et appuyés. c'est un composé d'in pour En, et de dan, sous, Lat. Sub. Voyez Didan cidevant.

R. Cet adverbe qui signifie, sous, dessous, au-dessous, Sub, subter, infra, se varie de différentes manières suivant la diversité des dialectes, puis qu'on dit Dindan, indan, Endan, et Didan, comme D. B. l'a marqué cidevant, mais c'est toujours le même mot, et la signification n'est pas aussi restreinte qu'on semble l'insinuer ici d'après M. Roussel. Voyez Didan.

298.

INDU, Crépi, Mortier qu'on met sur une Muraille, Pectorium; Crépir une muraille, induca, incrustare; Crépidure, induadus, incrustatio. tout ceci est du S. G. qui sur les mots Enduit, Enduire, &c. écrit de deux manières indu, indua, induadus, et Endu, Endua, Enduadus. D. P. a omis tous ces mots qu'il jugeoit apparemment venus avec le franc. Du Latin induere tiré lui-même du Grec ἐνδύω, ce qui est assez vraisemblable; j'observerai cependant que s'il ne s'agissoit que d'un Enduit noir, d'appliquer une ou plusieurs couches de noir, de Noircir ou de mettre en noir, on n'auroit pas besoin de recourir à d'autres Langues pour trouver l'origine d'indu ou Endu, qui se composeroit bien de En ou in, qui signifie aussi en franc. En, et en Lat. in, et de Du Noir, Noire, Nigres, a, um. au surplus Lors qu'il s'agit d'appliquer une couche de quelque matière que ce soit sur une autre, nous servons fort bien de Enviser, vêtement, indumentum, dont se dérive le verbe Envisca, Nétir, se vêtir ou Revêtir; ou de son dérivé Enviscat, Couche, Nêtement, Revêtement.

insfourn,  
4. ingfourn  
ci-dessous.

ING, ou Eng, l'étoit, Angustie, &c. Angustus, Strictus &c. verbe inca, Etrecir, Presser, Serres, Resserres, &c. ingded, l'étrécissement, Resserrement, &c. Voyez ci-dessus Enc ou Ent et ses dérivés.

INGLOD est selon le S. G. une étrappe, instrument propre à chaumer ou à tiser le chaume, pl. inglodou, ou inglot, pl. inglojou. peut-être ce mot est-il altéré d'ingled qui pourroit être composé de in pour En, en franc. En ou dans, et de Gled, Bled de Rente, et Saïlle ou Chaume & Gled.

ING-FOURN, Presse au four. on en a déjà parlé. Voyez Enc-fourn, composé d'Enc ou Eng et de fourn  
on donne aussi le nom d'ingfourn à la pelle dont on se sert pour mettre la pâte au four, mais ce doit être plutôt Enfourn ou insfourn, composé de la préposition En ou in, dans, En, et de fourn, sous. de S. G. Sur four, Saïlle pour enfournier le pain écrit ifourn, iforn, E-forn et Cal-forn, et de verbe ifourna et iforna, Enfourner ou mettre au four.



INGROS, ingroës ou Engröes; de l. G. aux mots foule & <sup>299</sup>  
 Presse écrit de ces trois manières, mais je crois que la  
 dernière est la meilleure, étant persuadé que Engröes est  
 composé de la préposition En, en franc. En ou dans; Et  
 de Gröes, Chaleur ardente, étouffante; ainsi lorsqu'on s'en  
 sert pour désigner une grande Presse ou une grande  
 foule de monde, ou veut faire entendre apparemment  
 que l'attroupement étoit si nombreux; que les gens étoient  
 si entassés qu'on avoit peine à respirer, qu'on ressentoit  
 une chaleur étouffante, ce qui arrive assez souvent dans  
 les grandes assemblées, dans la foule où l'on est  
 pressé, Turba au reste voyez Gröes, Eneres, Enc-roes, Et  
 Engros cidesant.

INKIN, Pointe de fer qu'on ajoute au fuseau; il se dit aussi  
 de ces chandelles de glace, ou de ces Congélations en forme  
 de pointes qui se trouvent suspendues aux toits. V. Enkin.

INODEIN, Et inhodeins (Yen;) montés en épi.

A. Ce mot du Dialecte de Hannes est le même que nous  
 prononçons ici Dieoda ou Diheoda, Et que D. l'a écrit  
 cidesant Digheuta. on peut encore remarquer à l'occasion  
 de ce terme Nennet. La suppression du D de la préposition  
 séparative Di

INT, Pronom passif ou participant de la 3. personne du  
 pl. Signifiant ils, Elles, illi, illæ; il est aussi la 3. personne  
 du pl. du Verbe Substantif Bera, être, dans l'une de ses  
 conjugaisons. il est au présent de l'indicatif dans la  
 conjugaison directe et il signifie alors ils ou elles sont, ils  
 ou elles existent; il approche donc plus du Subjonctif Valin  
 sint que de l'indicatif sunt. pour formes la 3. personne du pl.  
 du présent de l'indicatif d'un verbe passif, il suffit de le joindre  
 au participe passé de ce verbe, Ex. Caret int, ils sont aimés,  
 ou elles sont aimées. dans la conjugaison directe on dit au  
 parfait Bot int, ils ou elles ont été, fuerunt ou fuere, c'est-à-dire

qu'avec le participe *Ber*, il forme ce qu'on appelle un temps composé; Et quand on se sert du verbe *Bera* comme auxiliaire, ce qui a lieu pour les verbes passifs, on joint le participe passé de ce verbe à *Ber int*, et l'on a la 3.<sup>e</sup> personne du pl. du parfait de l'indicatif. Ex. *Caret int Ber*, ils ont été aimés, ou elles ont été aimées, *Amati*, ou *Amatae* *Sunt* ou *fuverunt*, mais on ne suit pas toujours cet ordre, puisqu'il y a quelquefois certaines prépositions et conjonctions qui exigent qu'on les renverse. Ex. *Kent int Ber*, ils ou elles ont été avant ou auparavant. *Kent int Ber caret*, ils ont été aimés auparavant. quelquefois on ne s'en tient pas là, et par euphonie on insère encore un *D*. ou un *Z* entre le mot *int* et la conjonction qui le précède. Ex. *Mas d'int caret*, *Mas d'int Ber caret*, *S'ils sont aimés*, *S'ils ont été aimés*. *Pa Z'int caret*, *Pa Z'int Ber caret*, puisqu'ils sont aimés; *Puisqu'ils ont été aimés*. Ce que j'ai dit de la terminaison en *int* de la 3.<sup>e</sup> personne du pl. du présent de l'indicatif du verbe *Bera*, peut s'appliquer également à chacune des autres personnes du même temps, pris dans la même conjugaison. Ces personnes sont pour le singul. *Dann*, *je* ou *Moi*; *Out*, *Tu* ou *Toi*; *EW* ou *Lo*, *il*, *lui*, ou *elle*; pl. *oump*, *Nous*; *o'h*, *vous*, et finalement *int*, *ils*, *eux*, *elles*. il ne faut pas oublier que chacune de ces terminaisons est en même temps nom et verbe, ce qui m'a porté à leur donner le nom de pronoms participants, comme je l'ai dit ailleurs, par la raison qu'ils participent de l'un et de l'autre; *int* est aussi la terminaison ordinaire de la 3.<sup>e</sup> personne du pl. des temps futurs, mais alors elle ne constitue pas un mot, elle en fait seulement partie, puisqu'elle est toujours inhérente à la racine, comme dans *Berint*.

ou Verint, ils ou elles Seront; Berint Bes, ils ou elles  
 auront été Roint, ils ou elles Donneront; Berint Roet, ils  
 ou elles Seront donnés ou données. Berint Bet Roet, ils  
 auront été donnés, ou elles auront été données, autrement  
 Roet e Verint, Roet e Verint Bet. Fautint, ils ou elles  
 jetteront; Berint Paulet, ils ou elles Seront jettes ou jettes;  
 Berint Bet Paulet, ils ou elles auront été jettes ou jettes. &c.  
 Les Lat. ont conservé la même terminaison au parfait du  
 Subjonctif et au futur passé, fuerint, Dederint, jecerint, &c.  
 à Morlaix et aux environs, on se contente quelquefois de  
 dire int pour ils iront, ibunt. cependant à parler  
 rigoureusement on devoit dire iaint, puisque ia est la  
 Racine du Verbe Mond ou Moned, aller; et il y en a qui  
 s'expriment en effet de même; mais pour empêcher  
 l'hiatus, chaque dialecte varie à sa manière la  
 prononciation de ce mot en disant int, iaint ou aint. M.  
 de Gonidec s'a marqué de cette dernière façon dans sa  
 Grammaire. Dans la suite du discours Les uns insèrent  
 un D, d'autres un Z, d'autres encore une aspiration forte  
 au devant de ce mot, ce qu'ils font par Euphonie; d'autres  
 s'en dispensent; à Morlaix, par exemple il est fort ordinaire  
 d'entendre dire la int, et la iaint, quand ils iront; En  
 Léon la Z'aint; En Freg. la Chaint. S'il s'agit de ne pas  
 aller, à Morlaix on dira N'int Ket, ou Ne int Ket, ou Ne  
 iaint Ket; En Léon Ne D'aint Ket; En Freg. Ne Chaint Ket,  
 ils ou elles n'iront pas. on pourroit faire encore un grand  
 nombre de remarques semblables sur la plupart de nos  
 terminaisons, mais comme elles sont du ressort de la  
 Grammaire plutôt que d'un Dictionnaire, dont elles retardent  
 nécessairement la marche, je me borne à en communiquer  
 quelquesunes en passant.

INTAF, ou intas, que l'on prononce intans, et doit s'écrire  
intam, Veuf, Mari dont la femme est morte pt. intansien,  
Et dans l'ancienne écriture intaffien. féminin intaves, Veuse,  
pt. intaveset, En la vie de S. Gwennolle yntaveset, et ailleurs  
intaffeset. intanseler, Viduite, veurage. Davies met seulement  
Amddifad, Viduus, et ymddifad, orbus, orphanus, mais ce  
n'est pas le notre, qui seroit bien pour Eintam, de Em, Se,  
et de Pama, Couper par Morceaux, ce qui exprime  
justement la séparation des deux époux, qui sont deux dans  
une même chair: Eintam est de même formation que Embann,  
Et Emcann: quant à l'altération de la finale Fas, ou dans pour  
Pam, on voit la pareille en Pansa placé ci-après pour Pama.  
Le changement d'Em en in se fait par abus, et négligence  
dans la prononciation.

Q. je crois que D. S. a rencontré à peu près juste, quant à  
l'origine de ce mot, qu'on prononce en Brez. intans, comme ille  
dit ici D. S. mais en Léon nous prononçons instrôn, de même  
que nous prononçons Scavôn le mot qu'il écrit ci-après Scast,  
ce qui me fait croire qu'on a pu s'écrire intawn, parceque  
le double W, surtout lorsqu'il est final, a ordinairement le  
son de l'o, comme on la remarque Suo Barw, Carw, Marw,  
que nous prononçons Baro, Caro, Maro, mais ces doubles  
W se réduisent au W simple dans les dérivés et dans  
les pt. puisqu'on dit Barrou, Kirri, Marrou, Barreg,  
Carreg, Marvel, &c. de là vient que quoique nous  
prononçons intawn pour le sing. nous prononçons intansien  
au pt. comme on le fait en Brez. Et de même son dérivé  
intaves, Veuse, pt. intaveset. Et intavaler, veurage, viduite.  
que d'autres aient écrit intaf ou intaff, &c. je n'en suis  
pas surpris, puisque les lettres f ou ff, v ou w ont le  
même son lorsqu'elles se trouvent à la fin des mots,  
en sorte qu'on les remplace souvent l'une par l'autre voyez

Le petit traité de la valeur des Lettres, ces changements, 303.  
 de *4* en *f*, et de *f* en *4*, ne sont pas rares chez les francs.  
 qui de *Orum* ont fait *œuf*, de *Bovis* *Boeuf*, et de celui-ci  
*Bouvier*, de *Novus* ou de *Novi*, *Neuf* et *neuvième* ou *Neuvième*;  
*Neuf* et *Nouveau*, et de *Neuf*, *Veuse* et *Veusage*. mais de  
 même que *D. S.* a écrit *Scafn* et *Keſn*, il auroit pu écrire  
*intafn* ou *intawn*, c'est-à-dire *conserver* l'*n* qui fait partie  
 de *ſ* finale de *Pam*, racine de *Pama*, *Morceles*, et  
 de *Painra*, *Goûtes*. quand j'ai dit que je croyois que *D. S.*  
 avoit rencontré à peu près juste relativement à l'origine  
 de ce mot, le correctif que j'ai employé a dû faire sentir  
 que j'avois cependant quelque observation à faire. En  
 effet comme le *Neuf* ne se sépare pas lui-même de  
 son Epouxe, mais que c'est la mort qui l'en sépare,  
 je ne crois pas que *En* soit pour *En*, signifiant *Se*,  
 mais je crois qu'il est pour *En*, signifiant en franc. *En*,  
 et en Lat. *in*, et je ne crois pas qu'il y ait en cela ni  
 abus ni négligence: c'est seulement une différence de  
 Dialecte puisque *Davies* écrit *yn* et *in*. Voyez *En*; et  
 l'on a déjà vu d'ailleurs que le changement d'*E* en *i*  
 n'est pas rare dans notre Langue: pour ce qui est de  
 la 2<sup>e</sup> syllabe d'*intawn* ou *intawn*, de quelque manière  
 que le changement et la transposition se soient faites  
 dans l'un ou l'autre dialecte, je croirois qu'il vient  
 directement de la racine *Pam*, *Morceau*, *fragment*, *partie*,  
*intawn*, *intawn* ou *intawn* signifie donc en morceau  
 ou en partie, ce qui représente bien un objet divisé, qui  
 n'est plus comme autrefois dans son entier, et revient  
 à ce que dit *D. S.* de la séparation des deux Epoux, qui  
 sont deux dans une même chair. *Ve l. G.* aux mots  
*Veuf*, *Veuse*, &c. écrit *intafn*, *intawn*; *intafes*, *intafes*, &c.

304.

Et pour Devenir veuf ou veuve, il met le verbe intarsi  
ou intarsi, mais il faut que ce verbe soit bien rare,  
puisque je ne l'ai jamais connu dans l'usage.

Traité de  
l'opinion.  
Tome 4.  
p. 245.

S. Jérôme raconte une histoire bien singulière, qu'un  
homme veuf de vingt femmes, épousa une femme veuve  
de vingt-deux maris, et que lui ayant survécu, il célébra  
ses funérailles couronné et tenant une palme à la main,  
au milieu des acclamations du peuple.

Le même,  
Tome 6.  
p. 25.  
Et 34.

Chez les juifs, le frère ou le plus proche parent étoit  
obligé d'épouser la veuve de son frère ou de son parent  
décédé sans enfants; et s'il refusoit d'exécuter cette loi,  
la veuve pouvoit le déchausser, et après lui avoir ôté son  
soulier, l'en frapper sur la joue suivante une loi  
d'Athènes le plus proche parent du défunt devoit  
aussi épouser la veuve.

Les beaux esprits s'égaient volontiers aux dépens  
des veuves, et notre bon La Fontaine lui-même s'est  
laissé entraîner comme les autres par le torrent de la  
mode, dans sa fable de la jeune veuve, qui est la 21.<sup>e</sup> du  
6.<sup>e</sup> livre, et dans sa Matrone d'Éphèse, qu'on a jointe à  
ses fables. ce procédé est peu généreux. un homme  
d'honneur ne peut jamais oublier les égards qu'il doit en  
général au sexe charmant auquel il est en partie redevable  
de son existence, et à plus forte raison aux veuves, qui  
sont privées de leur appui naturel. Le chrétien est  
encore plus strictement obligé de leur donner secours  
et protection, puisque sa religion lui en fait une loi. En  
plus de vingt endroits de l'écriture, Dieu nous  
recommande d'assister les veuves: il nous en donne  
lui-même l'exemple: il s'en déclare le protecteur: Dominus  
custodit advenas, pupillum et Viduam suscipiet. Et  
vias peccatorum disperdet. Psalm. 145. 9. 8.

INTANV, intanv ou intanv, intanves, &c. V. intaf qui précède.

INTA, Rouille, Crasse, ordure qui s'attache, souillure, tache, ternissement, perte du lustre, enfin tout ce qui gâte la bonté ou la beauté des corps. inta-a-ra, il se gâte, il se rouille, il contracte des ordures; il se ternit &c. Davia n'a rien qui consienne ici ce mot qui me paroît le plus barbare de tout le Breton est d'une origine cachée sous ce qu'il signifie.

R

J'ai aussi entendu se servir fréquemment de ce terme au sens de Rouille, Moisissure, Tache ou piquûre qui gâte le Linge, Les étoffes &c. inta se dit encore de la putridité des viandes et des autres corps qui s'altèrent, qui se gâtent et qui exhalent une mauvaise odeur par la corruption des humeurs qui tombent en dissolution. inta peut donc se rendre en Lat. par Arugo, Rubigo, Sitas, Squallor, Subredo, Rabum, Sanies. Le verbe est intra, se Rouiller, se Moïrir, se piquer, s'altérer, se Corrompre, Squallere, frascere, Subascere, infici, inquinari, Corrumpi. Le S. G. donne à intra le sens d'entrer, imbiber, pénétrer. Sur pénétration il met inta et intradus. L'un est la cause, l'autre est l'effet. Sur pénétrant, il marque intrus; et sur pénétrés, entres bien avant, il écrit intra, et donne cette phrase pour Exemple. Ce Linge est si pénétré d'humidité, qu'il en est moïri, qen intrat eo al dyen-mâ gad ar glebos, m'a'zo laudet. il emploie encore le même verbe sur traverser. La Rouille, La Moisissure, La piquûre, Les humeurs corrompues s'insinuent dans les corps les plus Solides, les gâtent, les rongent, les décomposent et finissent par les détruire après être parvenues à les pénétrer en tout sens. L'agent d'une telle destruction devoit-il être désigné par un nom doux et agréable à l'oreille? L'origine de ce mot est cachée par sa simplicité même au surplus,

quand on considère la facilité avec laquelle La Rouille, la moisissure, les taches d'huile ou de Graisse & pénètrent les Substances auxquelles elles s'attachent, ne pourroit-on pas croire avec quelque fondement que ce mot *intus*, qui a paru si barbare à D. P. pourroit bien être l'origine du Lat. *intra*, *intro*, *intus*, auquel il ne manque que *I*, & de leurs nombreux dérivés, *intrare*, *introire*, *introitus*, *Entre*, *Entrée*, &c. Voyez cependant ce que j'en ai dit Sur *Autres* et Sur *Entre* ou *Être*.

INVIS, *Amis* ou *avis*, Chemise à femme D. S. La écrit. *Heffis* 4. y.

IO. n'est pas un mot; c'est plutôt un Cri, une exclamation, ou une interjection, comme on voudra s'appeller. on en fait usage dans toutes les langues et n'appartient proprement à aucune. Ce Cri, qui peut être l'origine de *io*, *joual*, & que l'on verra ci après, s'emploie ordinairement pour marquer la joie et l'allégresse, on pour animer les chevaux et les cavaliers à la course. *ovide* S'en est servi comme d'un cri de triomphe. *Vautin* Horat. *Satyr.* 5. *du* 1. *liv.* p. 25. Et *lag.* ode du *liv.* intitulé *Epodon*. p. 227.

Dicite *io* *Sacan*, et *io* bis Dicite *Sacan*

*ovid.* De arte amandi. *lib.* 2. p. 164.

Chamart, *io* *Comites*, opus hoc victoria nostra est.

*id.* *Metam.* *lib.* 5. p. 52.

JOA, Comme l'ont écrit Les P. M. & G. Choa, comme il se prononce au commencement d'une phrase, lorsque rien ne le précède, *joie*, *Plaisir*, *Satisfaction*, contentement, *Gaudium*, *Sollicitudo*, *Voluptas*, *oblectamentum*; *joaust*, *joyeux*, *gai*, *Solus*, *Hilaris*; *joausede*, *joyeuse*, &c. l'état de joie. tous ces mots, ainsi que le franc *joies* et *joissance*, et leurs composés *Rejoignant*, *Rejoissance*, *Rejoins*, *Se Rejoins*. Et le vieux franc *Choyer*, *faire fête à quelqu'un*, *la Recevoir*.



avec joie; jeu Et jouer, joie joyeux Et joyeusement, de même que Se lat. jocus, jocari, joculari, jocosus; jucunditas et jucundus, viennent du Celtique joa ou Choa, qui n'est autre chose que l'aspiration Chwa adoucie, aura, affamen, Yealtat, Voyez Chwee Et Chwark. Se lat. jusare pourroit bien avoir encore la même origine.

Conmesera jocos vestri quoque ferre triumpho, &c.

Martialis Epigram. lib. 1. p. 18.

Non potuit inclius vitam finire jocosam. &c.

Idem in amphitheatrum Cesaris, Epigram. 9. p. 13.

Seule forte jurat Sera, et sapientior etas.

Ovid. de arte amand. lib. 1. p. 148.

JOAUSSANT. Rendre Et devenir joyeux, Satisficere, satisficari,

Latari. Voyez l'article précédent, ainsi que Choarr ci devant.

IOH (Yenn) pluriel iohca, Anas, Pas, Masse, Sile, iohin,

ou yohin, amasses, accumules. Iau, joug est peut-être

l'origine de ces mots, de même que les Grecs et les Latins

ont fait leurs verbes, qui signifient joindre du nom joug.

Ce terme du dialecte Yennet. est inusité chez nous.

JOLIS, joli, Beau, agréable. il est écrit en mes manuscrits

yolis, et joint à Coant, Beau. Coant a yolis, Beau et agréable

à la vac. Nos Bretons prononcent indifféremment jolis ou yolis,

et youlis. Davies a mis Ioli, mais comme hors d'usage, et

sans explication qui soit expresse et claire. Voici ce qu'il

en dit: Ioli est Gweddio ait St Adolwg, ait G. I. Diolch,

ait J. W. qua omnia videntur Significare orare, obsecrare,

petere, Colaudare, gratias agere. Ioli Dum, Deum orare,

obsecrare ynicoli a Dum, Deum frequentes orare. hinc

iaul, Petito, oratio, obsecratio. Iolaws et Iolydd, petitor, obsecrator.

Iolicy, obsecratorius. Iolwch, Grates, Gratiarum actio. Hinc Diolwch,

IOU, yod,  
 & IOUD  
 ci après.  
 jodouyn  
 latin, yod,  
 pl. jodouyns,  
 Voyez l'apprit-  
 jolols dans  
 son Diction  
 R.

D. P. l'écrit  
 ci après yoh.

*Gratiarum actio.* Hoc est *Dyolwch*. Ces trois mots que *Davies* cite de trois auteurs différents, pour explications de *Joli*, ont tous ensemble toutes ces significations: et cette dernière *Gratiarum actio* me paroît l'originale et la véritable. aussi *Dyolwch* à qui elle est attribuée, est-il le même que *Diolch*. car *Davies* met *Diolch*, *Gratiarum actio*, quod est *Dyolwch*, rectius à *Dy*, et *Joli* *Diolch*, *Gratias agere* *Diolchus*, et *Diolchgas*. *Gratus*, *Gratulabundus*. Voilà donc *Joli*, du Breton d'Angle pris au sens de prière, et le même que *Jawl* et leurs dérivés au sens d'actions de grâces, de reconnaissance, de gratitude. *Grace* et *Gratitude* sont tous deux dérivés de *Gratus*, qui est la vraie signification de notre *Joli*, qui signifie agréable, parcequ'il est composé de *Joul*, *volonté*, et d'*il*, *Bas*, abaissé, et veut dire soumise *volonté*, qui est la disposition la plus agréable d'un inférieur pour un supérieur, qui se plaît à entendre et accorder les prières d'un suppliant si bien disposé, lequel de son côté, fait consister tout le mérite de la prière, en sa soumission et conformité à la *volonté* de son supérieur, tout porté à la reconnaissance des grâces qu'il en espère: il est à remarquer qu'en Hébreu un des dérivés du verbe qui signifie être gracieux, et faire grâce, signifie prière et demande d'un humble suppliant. La différence qui est entre *Joli* et *Jolis*, me fait croire que ce premier est tronqué de la dernière lettre *S*. nous pourrions revenir ici, en parlant d'*Joul* de franc: *Joli* est Breton d'origine, ou bien resté en France depuis les anciens Gaulois. Et non pas fait de *Jocus*, comme le veut Ménage, ni de *Jovialis*, selon la pensée de Bochart.

A je trouve bien quelques rapports entre notre *Joli* ou *Jolis*, le *Joli* du Breton d'Angle, le *Jawl* du même pays et notre *Joul*

ou youl, Coull, Et Goul, Racine de Goulens; mais je n'oserois  
 assurer que ce soient précisément les mêmes mots, quoique  
 D. S. semble l'indiquer par des raisons fort spécieuses, et  
 par la comparaison qu'il fait de Gratia, Grace et Gratitude,  
 qui viennent dit-il de Gratus, à jolis qui signifie aussi  
 agréable, et qui est composé de Ioul, Volonté, et d'is, Bas,  
 Soumis, &c. il appuie tout cela d'un raisonnement métaphysique,  
 et observe dans l'Hebreu des rapports analogues à ceux  
 qu'il nous découvre ici; je laisse à de plus habiles que moi  
 le soin d'apprécier le mérite et la sagacité de toutes ses  
 recherches, et de décider si jolis est composé de Ioul et d'is,  
 et si les mots cités de Davies sont les mêmes que  
 ceux de notre Dialecte; au reste D. S. promet de revenir  
 encore à jolis en parlant de Ioul; il reconnoît du moins  
 que le franc joli est Breton ou Gaulois, et observe avec  
 raison qu'il n'est fait ni de jocus ni de jovialis. pour ce  
 qui est de Grace et de Gratitude, je ne conteste pas qu'ils  
 ne puissent venir de Gratus, pourvu que l'on convoie en  
 même temps que Gratus, a, um, est fait du Celtique Grac,  
 comme Ratus, a, um de Rat, et D. S. n'a pas osé le nier.  
 Voyez Grac et Rat. d'un autre côté il me semble que  
 joli ou jolis, agréable, &c. Gratus, Lepidus, jucundus,  
 commence à devenir aussi plus rare dans l'usage des  
 Bret. depuis que les francs l'ont adopté; cependant le G.  
 au mot joli, Gentil, agréable, écrit de même jolis, mais  
 sur Coquet et Coquette, il écrit joliff; Coquetterie, joliffed,  
 sur Enjolivement, joliffed et joliffeded, sur Enjoliver, Renta  
 joliff; Et sur Enjoliver, joliffaer, pl. joliffaeryen. j'ai entendu  
 prononcer joli et Choliz, et d'un des fauxbourgs de  
 Morlaix, où étoit autrefois le Collège, qu'on a depuis

peu converti en prison s'appelle encore Crach-choli, nom composé de Crach, hauteur, Tertre, Eminence, Et de Choli, qui est le même que joli, agréable. il signifie donc Tertre agréable. En effet la situation de ce côteau est des plus sçantes: il est orné d'une grande quantité de jardins; une Rivière coule au bas; et la pente de la colline est telle qu'elle laisse à découvert une grande partie de la ville, comme pour lui servir de perspective. La manière dont on prononce ce nom Crach-choli confirme ce que j'ai déjà remarqué, Sçavoir que la Consonne J, et le Ch non aspiré sont des Lettres muables qui peuvent se remplacer mutuellement suivant la position où elles se rencontrent.

JOLORI, jeu, Divertissement, Récréation, Rejoissance, &c. M. la marque ainsi, et il est encore en usage. comme on peut s'écrire jolhor, je le crois composé de Jout, agrément, Volonté, vouloir, Bon plaisir; et de l'hôari, jea et joues. on écrirait donc plus correctement joulchôari, adoucissant l'aspiration forte Ch. je lis dans la Destruction de Jérus. Gra enor jolori, l'honneur fait plaisir.

Quand même D. B. auroit desiné la véritable Ethymologie de ce mot, ce qui n'est pas impossible, je ne conseillerois pas de s'écrire joulchôari, sous prétexte de s'écrire plus correctement, puis que personne ne le prononce de la sorte, et qu'on dit constamment Cholori ou jolori, suivant la position: je n'ai pas vu la pièce Rare intitulée La Destruction de Jérusalem, et je ne puis par conséquent en juger pertinemment, je dirai cependant que la petite phrase citée ici me paroit mal construite, et de plus je doute que D. B. en ait rencontré le véritable sens.

Le S. M. Sur jolori met simplement jeu, Mais Le S. G. n'applique ce mot qu'au jeu qui se fait avec grand bruit et clameur: il s'écrit jolory. pl. jolory ou. C'est donc un jeu bruyant ou une Rejouissance bruyante. En effet dans ce païs c'est un terme fort usité pour exprimer le bruit, Le Tapage, ou le Pintamare que font ensemble plusieurs personnes réunies, soit pour se divertir, soit pour toute autre cause; Souvent même on le dit en parlant du bruit que fait une seule personne. Ex. Sist hō Cholori, Laissez, Cesser ou finir votre Tapage. Les francs ont un terme de Chasse qui approche bien fort de celui-ci, c'est Housvari ou Houlvari, qui diffère peu, comme l'on voit de la manière correcte avec laquelle D. S. vouloit qu'on écrivît joulhōari; Et l'on sçait que la Chasse est un divertissement fort bruyant, et que celle du Cerf surtout est toujours accompagnée d'un grand tapage et de grands cris:

Sape volutabris pullos Silvestribus apros  
 La bratu turbabis agens, montesque per altos  
 ingentem clamore premet ad Retia certum.

Virg. Georg. Lib. 3. p. 302.

10D,

4. IOU D.

J0D, j0t, Ch0d ou Ch0t, La joue, Genes, a Voyer Ch0t cidevant, où j'ai fait mention de son dérivé Chottorell, que Le S. G. écrit jotoret, qui dit être une Soupe à la gorge; mais il y a une erreur palpable dans cette application; car son origine indique assez qu'il s'agit d'un mal à la joue, en effet c'est à la fluxion qui fait enfler les joues que l'on donne universellement ce nom.

jorb ou Chorb,  
 mot omis dans  
 tous nos Diction-  
 est le nom qu'on  
 donne à un mélange  
 de Sande-jonc et  
 de bryere, qu'on place  
 sur la charpente  
 des chaudières, et  
 qui forme une  
 espèce de métal  
 qui supporte la  
 paille de la  
 couverture: jorbi  
 c'est placé et  
 arrangé ces  
 matières sur  
 d'édifica.

10U

10U, ou l'ion d'une syllabe: Aion, Cri de ceux qui se plaignent de quelque peine ou douleur. un vieux Dictionnaire porte: Ah! hyou, un quer a lavaret pa 4er acoun, un mot

212.

que l'on dit lorsqu'on est effrayé, c'est une simple exclamation, telle que notre Aie, mais plus longue, laquelle a cependant quelque air de cri Ah iou, car ce nom décliné a dû avoir pour nominatif Iou, dont on a fait Iupator, ou Joupiter. Les Grecs avoient aussi pour cri de plainte iou iou: Et chez Aristophane iou iou ô zéû, Iou Iou ô Jupiter. Davies n'a rien d'approchant, si ce n'est Ion et Ios, Dominus, Princeps.

R. il est bon de distinguer ici ce que D. S. paroît confondre: iou est un cri quelconque, peu importe le motif qui le cause, on en fait le singulier iouadenn, un seul cri, Clamor, qui a aussi Ton pl. iouadennou, quelques cris ou certains cris, Clamores, Voces. il est vrai que pour se débarrasser de l'importunité des enfants, ou des personnes qui crient à pleine tête en parlant, on leur dit ordinairement: S'ist hô iou, Cessez vos cris, mais iou tout seul ne marque ni plainte, ni peine, ni douleur: c'est un simple cri, dont on se sert souvent pour exprimer la joie ou l'allégresse, aussi bien que iou, dont j'ai déjà parlé, et qui pourroit être l'origine de iou, si il n'en étoit lui-même une abréviation: j'ai remarqué que les Sat. en faisoient usage dans leurs chants de triomphe:

Tempora phœbæ lauro cingentur, io que

Miles io magnâ voce triumphæ canet.

Ovid. Eleg. 2. Lib. 1. Trist. p. 174.

qu'on se soit servi et qu'on se serve encore de iou, comme d'un cri de plainte, de peine et de douleur, c'est ce que je n'ai garde de contester, mais il faut observer qu'alors on se fait précéder de l'interjection Ah, comme il est marqué dans le vieux dictionnaire mentionné par D. S. Ah! hyou, us ghes a Savares pa ver Aouus, Ah! iou.

est un mot que l'on dit quand on a peur: il est encore vrai que dans l'exemple cité d'Aristophane, iou répété n'est pas précédé de l'interjection Ah, mais au moins il est suivi de l'interjection ô. il ne m'appartient pas de décider si iou est une invocation à jupiter, ou si ce dieu du paganisme a tiré son nom de ce cri même ou de juscus pater, comme le veulent les Ethymologistes Latins, ou par corruption du saint nom du vrai Dieu jehova, comme le prétendent les hébraïsants, ou de iaou, jeune, parcequ'il étoit le plus jeune des fils de saturne, comme le dit D. S. Perizon ces questions sont difficiles à résoudre; mais quelle que puisse être l'origine du nom de jupiter, je penche à croire que notre cri iou, racine du verbe iouat, dont il sera parlé ci après, est une expression simple et naturelle indépendante du nom de jupiter, et peut être plus ancienne que ce prétendu dieu. Elle est en effet d'une telle simplicité qu'elle ne détermine pas par elle-même la nature des affections de l'ame, et pour quelle indique clairement la plainte, la peine ou la douleur, il faut qu'elle soit précédée, comme je l'ai dit de l'interjection Ah, ce qui forme Ah-iou; et de même que les grecs avoient emprunté de iou des celttes, comme ils avoient emprunté leur io, aussi bien que les lat, de même encore ils ont emprunté leur Ah-iou, en le tronquant de sa finale, et le réduisant à ai, et les francs à Aie ou Ahie. Les uns et les autres s'en servent pour exprimer la plainte et la douleur. Voyez la métamorphose d'hyacinthe en une fleur du même nom.

flosque novus Scripto gemitus imitabere nostros.  
Tempus ex illud erit, quo se fortissimus Heros  
addat in hunc florem; folioque legatus eodem.

non Satis hoc Phoebus est (is enim fuit autor honoris)  
 ipse suos gemitus foliis inscribit: Et ei ei  
 flos habet inscriptum, funestaque littera ducta est.

Ovid. metam. lib. 10. p. 157. et 156.

Le vaillant Héros qui devoit être changé en une fleur  
 Semblable, où devoit être tracée la même expression de  
 douleur, formée des deux premières lettres de son nom,  
 étoit Ajax, fils de Pelamou, qui se perça de son épée,  
 comme le raconte le même Poète.

Dixit, et in pectus, tum demum vulnera passum,  
 qua palud ferro, setalem condidit ensam:  
 nec saluere manus infixam educere telum.  
 Expulit ipse cruor: subfectaque sanguine tellus  
 purpureum viridi genuit de cespite florem,  
 qui prius ab alio fuerat de vulnere natus.  
 Littera communis mediis pueroque viroque  
 inscripta est foliis: hac nominis, illa querela.

Ovid. metam. lib. 15. p. 208.

C'est à ces mêmes princes que Virgile fait allusion dans  
 cette espèce d'Enigme qu'il fait proposer par l'un de ses  
 bergers:

Dic quibus in terris inscripti nomina regum  
 nascantur flores, et Phyllida solus habeto.

Virg. Bucol. Eclog. 3. p. 39.

2. IOU, se met après les noms Pat, Père, Mam, Mere; de sorte  
 que Pat-iou est le Pèrissieul, le Mam-iou, la Mèrissieule: quelqu'un  
 veut que ce soit le Bisaièul et la Bisaièule; mais ils se  
 trompent: car on arrange ainsi les ancêtres. Pat, Père; Pat-côs,  
 grand-père, ou aïeul; Pat-cûn, Bisaièul; Pat-iou, Pèrissieul: et  
 ainsi des femmes, je n'ai rien à dire de cet iou, qu'une pensée  
 qui me vient en l'esprit, que les Gaulois payens ne pouvant plus  
 compter au-dessus du Bisaièul, et n'ayant point connu leur  
 Pèrissieul; ce qui arrive très-rarement, auroient dit Pat-iou, qui vaut



Père Iou, Iou pater, jupiter, et Mam Iou, Mère juno. Les petits fils qui n'avoient point d'arbres généalogiques, et qui ne connoissoient que ce qu'ils avoient vu de leurs parents, pouvoient reconnoître Iou, pour tous ceux de qui ils descendoient, de plus loin que leur bisaïeul, dans la croyance erronée où ils étoient que Iou étoit le Père des Dieux et des hommes, d'où lui est venu la qualité de Père de l'an, *an*, qui, à l'accent près, signifie tout. Quant à juno, elle s'accommode assez bien au ton des Bretons d'Angle lequel Ion, selon Davies, signifie Dominus; et peut être aussi Domina; ce qui auroit fait allonger ce nom, pour en faire juno, qui étoit sa femme et dame de jupiter. Dans les langues Romanes, nous avons pris du latin. *senior* pour qualificatif non seulement les puissants de ce monde, et les Rois mêmes, mais aussi Dieu, qui est le maître et le Seigneur proprement dit et par excellence de tout l'univers.

L'arrangement des degrés de la ligne ascendante des ancêtres, que D. S. explique ici, est conforme à l'usage et s'accorde aussi avec l'Arbre généalogique dont le S. G. a orné son Diction: il est certain que *Tat*, Père répond au Père des Lat. *Tat-cor*, aïeul ou grand-père, à *Avus*; *Tat-cun*, Bisaïeul, à *Proavus*; *Tat-iou* (ou *Tad-iou*) trisaïeul à *Abavus*. La même qualité se donnoit également, selon le degré, à la grand-mère ou aïeule; à la bisaïeule, et à la trisaïeule, mais sans distinction de sexe, parce que dans notre langue les qualités étant marquées par des adjectifs, qui sont de tout nombre et de tout genre, sont toujours les mêmes, soit pour le masculin, soit pour le féminin, soit pour le sing. soit pour le pl. Les Substantifs *Tad* et *Mam* ou leurs pl. *Tadou* et *Mamou* qui se placent avant ces qualifications, indiquent suffisamment de qui on entend parler. L'épithète *cor*, ajoutée à *Tad* et

à Mam signifie Vieux, Vieille; Tad-côz, Mam-gôz  
 veulent donc dire Vieux Père, Vieille Mère. Cûn  
 signifie Doux, Douce, Débonnaire; ainsi Tad-cûn,  
 qui est la dénomination du Bisaiéul veut dire  
 Père Débonnaire; Mam-gûn, Mère Débonnaire.  
 quant à iou que l'on joint à Tad et à Mam pour  
 désigner le Trisaiéul, il n'est pas facile de déterminer  
 aujourd'hui quel est le vrai Sens qu'on y a attaché  
 dans le principe; il arrive rarement sans doute de  
 voir des Trisaiéuls vivants; cela n'est cependant pas  
 sans exemple, et nous en avons connus. il est vrai  
 que pour le voir de chef de plusieurs générations  
 successives, il faut être parvenu à une grande vieillesse;  
 et ceux qui parviennent à ce but sont ordinairement  
 accablés d'une foule de maux, de misères et de  
 douleurs, comme l'observe très bien le Roi prophète:  
*Dies annorum nostrorum in ipsis Septuaginta anni. Si  
 autem in potentatibus octoginta anni, et amplius eorum  
 labor, et dolor. Psalm. 89. 4. 10.* et comme il faut une  
 vertu plus qu'humaine pour souffrir sans se plaindre,  
 il n'est pas étonnant qu'un vieillard réduit à cet état soit  
 d'une humeur difficile, chagrine, plaintive et criarde;  
 Horat. *Difficilis, querulus.* En effet c'est le propre de la douleur  
 d'exciter les plaintes et de faire jeter des cris lorsqu'elle  
 est très-violente. Le mot iou joint à celui de Tad peut donc  
 se prendre dans sa simplicité originelle et s'interpréter  
 le Père qui crie, car ce mot, comme la plupart de nos  
 Racines celtiques, est tout à la fois nom et verbe; et de  
 plus ce n'est pas assez qu'il crie, il faut encore lui crier

aux oreilles pour s'en faire entendre, par la raison  
 qu'il n'est guères de vieillard qui ne soit sourd, ou  
 qui n'ait du moins l'ouïe très dure. je sçais que le S. G.  
 (qui écrit *Prisacul*, *Pad you*) lui donne une origine plus  
 flatteuse, mais est-elle plus exacte? j'en laisse le  
 jugement au Lecteur. *Pad you*, dit-il, *id est*, *Pad a youl*,  
 Père de *désis* ou Père de *désis*, je conviens que *youl*  
 a ce sens, comme on le verra bientôt sur tout; mais si  
 le terme qui désigne le *Prisacul* en est composé, je ne  
 vois pas ce qui a pu engager à supprimer la finale *L*  
 qui étoit si essentielle à sa signification, qu'il présente  
 un sens différent dès qu'on s'avisé de le tronquer.

L'Éthymologie que D. S. nous fournit ici ne présente pas  
 moins de difficultés. il suppose dans cet article que les  
 Gaulois payens reconnoissoient le Père *iou* ou *jupiter*  
 pour la première tige de leur nation, dans la croyance  
 erronée où ils étoient, dit-il, que *iou* étoit le Père des  
 Dieux et des hommes. ailleurs on les fait descendre de  
*mercure*, qu'on a supposé être le même que *Peutat*; voyez  
*Peaut* et *Tut*. d'un autre côté *César* dit avoir appris des  
*Druides* mêmes que pour les Gaulois se disoient issus de  
*dis*, qu'on veut être le même que le *Pluton* des Grecs  
 et des Latins: *Galli se omnes ab dite patre prognatos*  
*pradicant. Cesar Comment. lib. 6.* mais si cela étoit ainsi,  
 ils ne descendoient donc pas de *jupiter* qui n'étoit que le  
 frère de *Pluton*: d'ailleurs il est fort douteux que les Gaulois  
 reconnoissent ces personnages pour des Dieux. ils n'avoient  
 pas les mêmes dieux que les Romains antérieurement à  
 la conquête des Gaules. plusieurs auteurs ont même avancé  
 que les anciens Gaulois ne reconnoissoient qu'un seul Dieu,

l'auanc  
 cidevant.  
 Et d. Person.  
 Antiquit.  
 des celtes.  
 p. 98. et 394.  
 l'au. sous  
 d'auvergne.  
 cōmes origine  
 Gaul. p. 172.

Et que les Divers noms qu'ils lui donnoient ne désignoient que les Divers attributs. Les anciens Gaulois pouvoient avoir conservé une idée de la création, & regarder Dieu comme leur père, puisqu'il étoit le Créateur de toutes choses et par conséquent le Créateur des hommes; & c'est en ce sens qu'ils pouvoient lui avoir donné le nom de *Pultat* ou *Pultad*, Père des peuples, Père des nations ou Père des hommes; mais ce Dieu Créateur, ce Père commun de tous les hommes, n'étoit ni *Jupiter*, ni *Pluton*, ni *Mercury*; que les Gaulois ne connoissoient point comme des Dieux, quelques efforts que fissent les Romains pour leur persuader qu'ils adoroient les mêmes divinités, ce qui n'avoit d'autre fondement que certaines conformités dans les attributs. quoiqu'il en soit de cette diversité d'opinions, j'en y vois rien de favorable à l'Éthymologie que D. S. nous donne de *Pat-ion*, à moins d'admettre son hypothèse que *ion* est pour *Jupiter*, et que le même *ion* est pour *Juno*, lorsqu'il est joint à *maim*, ce qui me paroît encore plus difficile à croire, malgré la concordance qu'il trouve entre *Juno* et le *ion* des Bret. d'Angl. lequel, selon *Daxies*, signifie *Dominus*, & peut être aussi *Domina*; mais quand cela seroit, notre *ion* différoit encore de *ion* et de *Juno*. Sur le 1<sup>er</sup> *ion*, *Cri*, D. S. avoit déjà observé que *Daxies* n'avoit rien d'approchant, si ce n'étoit *ion* & *ior*, *Dominus*, *Princeps*. ce sont cependant ces mêmes mots qu'il tâche de rapprocher ici on vient de voir quel parti il a tiré de *ion* pour allonger le nom de *Juno*; & c'est apparemment avec le secours de *ior* qu'il a prétendu allonger le *lat. Senior*, adopté dans les langues Romanes, pour qualifier les grands, les Rois et Dieu même, qui est le Seigneur universel de toutes choses. je présume du moins que c'étoit là son intention, autrement je ne vois pas à propos de quoi il auroit amené ici de *lat. Senior* qui ne me paroît avoir nul rapport à *ion*.

Dont il s'agissoit dans cet article.

IOUAL, ou plutôt Ioua, Cries de toute la force, pour appeller quelqu'un. En Léon et Tréguier ce verbe signifie Cries, pour appeller au repas les gens de travail qui sont éloignés. Nous repasserons par ici, en expliquant iudal. Davies au mot Ioli, met Armor. ioual, Appellari sive Appellare.

R.

Appellari pour Appellare peut être une faute d'impression dans le Dictionnaire de Davies; ce qui n'empêche pas que d. l. n'ait bien fait de la corriger; mais pour quoi d. l. veut-il qu'on dise ioua plutôt que ioual? c'est par esprit de système: c'est parce qu'il a prétendu qu'aucun verbe à l'infinitif ne devoit finir par une consonne; système faux, prétention insoutenable, que démentent tous les jours les habitants de l'une et de l'autre Bretagne: il explique ioual ou ioua par Cries de toute la force, pour appeller quelqu'un; il ajoute qu'en Léon et Tréguier ce verbe signifie Cries, pour appeller au repas les gens de travail qui sont éloignés; mais cette observation n'est qu'une pierre d'attente à laquelle il doit s'accrocher pour étayer la ridicule étymologie qu'il en donnera sur iudal, qu'il confond avec ioual, quoiqu'ils aient une acception différente, puisque ioual ne se dit que de l'homme qui crie, au lieu que iudal se dit des bêtes qui hument, comme les chiens les Loups &c. Enfin comme je suis peu satisfait de son étymologie, je vais tâcher de rectifier cet article à ma manière, ce qui me fournira l'occasion d'indiquer la source de quelques autres mots que les Lat. me paroissent avoir aussi accommodés à leur guise: je dirai donc que ioual signifie simplement Cries, soit qu'il s'agisse de se plaindre, ou de se réjoindre; d'appeller au repas, ou d'appeller au secours; de jeter des cris de douleur, ou de pousser des cris de joie ou d'admiration, peu importe, c'est toujours ioual, c'est-à-

320.

Dire, Cries, Clamores, Vociferari il est aisé de reconnoître  
 que ioual, Cries, Huches, Appelles à pleine tête, &c.  
 vient tout naturellement du 1.<sup>er</sup> iou dont on a parlé  
 plus haut qui signifie un cri quelconque, et non de  
 ioud, Bouillie, comme le dit D. S. Sur iudat. Dérivés  
 ioues, Crieus, Criard, pl. iouerriens. fem. Sing. ioueres, pl.  
 iouereses, iouerer, Cricillerie, manie ou Habitude de  
 Cries. De notre iou, Cri et de bell, Loins, les Latins ont  
 pu faire jubilum, jubilatio, jubilatus, jubilare; & je  
 m'éltonne que D. S. ne s'en soit pas aperçu, puisque  
 sur le mot Käes, Kas, ou Kes, Ville, dont les habitants  
 sont nommés Keris, d'où il dérive quiritis, il cite, à  
 l'appui de cette origine, le passage suivant de Yarron:  
 ut quiritare, urbanorum, sic jubilare, Rusticorum; ce qui  
 veut dire, Si je ne me trompe, que les habitants des  
 villes, comme gens plus polis, expriment leur allégresse  
 par un doux murmure, par un doux frémissement,  
 par des accents modérés, au lieu que les paisans  
 font éclater la leur d'une façon rustique et grossière,  
 en criant à pleine tête, en exhalant leur joie bruiante  
 par des cris perçants qui se font entendre de loin,  
 iou a bell, jubilatio; il me semble au moins que c'est là  
 la différence que le docte Yarron met entre quiritare  
 et jubilare. De la même Racine iou, cri, je m'imagina  
 qu'ils ont aussi fait Oware, qui signifie également pousser  
 des cris de joie. Ces Oware pourroit être originairement  
 iouare, comme chez nous ioual, ou ioua, comme le veut  
 D. S. mais les Latins songeant à polir leur langue et  
 voulant faire disparaître l'hiatus occasionné par la  
 rencontre de tant de voyelles de suite, ne faisoient pas  
 difficulté d'en supprimer quelqu'une et de changer

quelques autres. c'est ainsi qu'ils ont changé l'i voyelle de iou en j, consonne, pour en faire jou dans jupiter, dans jubilatio, jubilare; celui de iou et iouane de même en j, pour en faire juvenis, juvenis &c. pour ce qui est de iouare, ils auront trouvé plus court de supprimer tout-à-fait l'initiale, et comme il restoit encore trois voyelles de suite dans ouare, ils auront changé la voyelle u en v, de même qu'ils l'ont fait dans juvenis de iouane et dans les créments de jou, dont ils ont fait jovis, jovi &c. il est donc très-probable que c'est par le même mécanisme que de iou ils ont fait d'abord iouare, réduit ensuite à ouare, et changé définitivement en ouare. Servius prétend que ouare vient d'ovis, parce que dans le petit triomphe on immoloit des Brebis, en Lat. oves. je conviens que Les Romains avoient introduit ces sortes de sacrifices dans les Réjouissances publiques du petit triomphe qu'ils appelloient ovatio, mais je soutiens que la signification propre d'ouare étoit la même que celle de notre Breton ioual ou ioua, Crier à pleine tête, ou si l'on veut pousser des cris de joie, et c'est en ce sens que s'en servoient ordinairement Les auteurs latins, témoin ces vers de Virgile:

Sic ait, et cuncti viclis paremuis ovantes.  
Aneid. Lib. 3. p. 701.

Sequimur te sancte decorum

quisquis es, imperioque iterum paremuis Ovantes.  
Aneid. Lib. 4. p. 461.

Dans ces occasions il ne s'agit pas de sacrifices des Brebis; il ne s'agit même pas d'aucune espèce de sacrifice ni de triomphe; il ne s'agit que du départ des Troyens, qui remettent à la voile, et qui poussent en partant des

cries de joie, comme le font aujourd'hui nos matelots, lorsqu'ils appareillent.

C'est encore au sens de cries à pleine tête, ou si l'on veut, à plein gosier, que le même poète s'en est servi dans le 1<sup>er</sup> Livre de ses Géorgiques :

hinc ille avium concentus in agris,  
Et lata pecudes, et ovantes gulture Corvi  
Georg. Lib. 1. p. 189.

il est clair qu'on ne peut supposer en cet endroit ni triomphe, ni sacrifice; le poète y fait entendre seulement que le retour du beau temps inspire aux animaux une certaine gaieté, qu'ils semblent témoigner, chacun à sa façon, les petits oiseaux en chantant, et les corbeaux en criant bien fort du gosier; ainsi, non de plaisir à Servius, il doit passer pour constant et démontrer que la signification propre d'ovare, est cries à pleine tête, et qu'étant dérivé de iou, il répond à notre verbe ioual. Écartant donc toute idée de triomphe et de sacrifice, cette expression n'eût été que plus intelligible aux étudiants qui savaient le breton; si Virgile avoit dit, comme il l'eût pu faire, en conservant dans toute son intégrité la simplicité radicale de ce mot :

Et lata pecudes, iouantes gulture Corvi.

Ces derniers vers de Virgile m'a toujours paru d'une énergie singulière; et soit qu'on se serve d'ovantes ou de iouantes; (car peu importe à laquelle de ces deux versions on donne la préférence, puisqu'elles reviennent au même) il semble fait exprès pour décrire l'enterrement d'un vieillard avare. En effet la gaieté des collatéraux avides perce au travers de leurs grimaces: si s'élèvent les fait marcher au convoi, leur instinct les rappelle bientôt au coffre-fort, et ce sont véritablement lata pecudes. Les prêtres de leur côté



chantent et s'égosillent à qui mieux mieux: Et osantes  
 gualture Corvi-j'en demande pardon à Messieurs les prêtres;  
 mais si quelqu'un d'eux étoit assez peu judicieux pour  
 se formaliser de la comparaison, qu'il daigne réfléchir  
 que je n'en suis pas l'auteur, et que ce seroit une injustice  
 de m'en rendre responsable: Et suis-je la cause que des  
 Novateurs impies, paitris de suffisance et de méchanceté,  
 ont cru trouver quelque similitude entre le costume des  
 prêtres et celui des corbeaux; entre le chant lugubre des  
 premiers et le croassement importun des seconds; entre  
 le goût prétendu commun des uns et des autres pour les  
 cadavres! ai-je pu arrêter le cours de ces expressions  
 triviales: Corbeaux d'enterrement; oiseaux de mauvais  
 augure, &c. et de cette phrase favorite des Clubistes  
 sous le regne du Terrorisme: Allez à la chasse des  
 Corbeaux! Est-ce moi qui leur ai donné de la yogue? non  
 certes, et je suis aussi éloigné d'adopter leurs expressions  
 que leurs sentiments. au reste les prêtres francs n'auront  
 pas désormais le désagrément d'être les objets de ces  
 comparaisons injurieuses, puisque nos Sages législateurs  
 ont aboli leur costume, leur chant, et leur droit de  
 présider aux enterrements. il est vrai que par condescendance  
 pour les vieilles habitudes du peuple, qui n'est pas  
 encore assez éclairé, quoiqu'on ait fait des efforts  
 inouis pour propager la lumière, ils ont adouci la rigueur  
 des premiers décrets, en tolérant les cérémonies du culte; mais ils  
 ont eu la prudence de les limiter dans l'enceinte des églises, en sorte  
 que les prêtres ne pouvant plus chanter en plein air, sont réduits à  
 chanter à l'ombre, ce qui leur occasionne par fois des rhumes fâcheux  
 ou des fluxions de poitrine, car suivant la remarque de Virgile:

Solet esse graves cantantibus umbra.

Virg. Bucol. Elog. 10. p. 114.

